

ficiles de la pédagogie et de la médecine. Le développement de la neuropsychologie matérialiste donne aussi un fondement scientifique à ce domaine important.

Nous sommes encore très éloignés de pouvoir comprendre tant soit peu complètement les mécanismes cérébraux qui sont à la base de l'activité psychique de l'homme; mais le fait que nous cessons de comprendre l'activité psychique comme un ensemble de « propriétés » relativement simples, que nous rejetons toutes les tentatives de « localisation » directe de celles-ci dans des secteurs limités de l'écorce cérébrale et que nous nous plaçons sur les positions de l'analyse de système des mécanismes réflexes de l'activité psychique et de sa localisation dynamique, « par étapes », apparaît comme un pas important qui doit, par la suite, assurer le succès de ce domaine du savoir.

Ce texte est composé, pour l'essentiel d'un article paru dans la revue Kommounist, 1964, pp. 107-117, sous le titre « Mozg i psikhika ». Certains développements sont empruntés au rapport présenté par l'auteur à la Conférence sur les problèmes philosophiques de l'Activité Nerveuse Supérieure et de la Psychologie (Moscou, 1962) et publié sous le titre « Mozg tchélo-veka i psikhitcheskié protsessy » (« Le cerveau humain et les processus psychiques ») dans le recueil de ses œuvres portant la même dénomination, Moscou, Editions de l'Académie des Sciences Pédagogiques, 1963.

Traduction de Wladimir Solomon.

L'HOMME ET LA CULTURE

I

DEPUIS TRÈS LONGTEMPS on considère l'homme comme un être à part qui se différencie qualitativement des animaux. L'accumulation des connaissances biologiques a permis à Charles Darwin d'élaborer sa célèbre théorie de l'évolution. Cette théorie a fait triompher l'idée que l'homme est le produit du développement graduel du monde animal, que son origine est animale. Depuis, l'anatomie comparée, la paléontologie, l'embryologie et l'anthropologie ont fourni d'innombrables preuves nouvelles à l'appui de ce fait.

Toutefois la pensée que l'homme diffère foncièrement des animaux, même des plus développés, a continué à se maintenir solidement dans la science. Les avis divergent par contre lorsqu'il s'agit de définir cette différence et de l'expliquer.

Les principales controverses scientifiques ont eu pour objet le rôle des particularités et des propriétés biologiques innées de l'homme. L'exagération grossière de ce rôle a servi de base théorique aux conceptions les plus réactionnaires : une vue exclusivement biologique de l'homme conduit au racisme. La science progressiste prend au contraire pour point de départ le fait que l'homme est fondamentalement un être *social*, que tout ce qui est « humain » chez lui provient de sa vie dans la *société*, au sein de la culture créée par l'humanité.

Dès le siècle dernier, peu après la publication de *L'Origine des Espèces*, Engels, tout en soutenant l'idée de l'origine animale de l'homme, a montré en même temps que celui-ci différait profondément de ses ancêtres animaux, dont l'hominisation s'est effectuée lorsqu'ils sont passés à la vie en société basée sur le *travail*; que ce passage a changé leur nature et a marqué le début d'un développement qui, contrairement à ce qui se passe chez les animaux, n'est plus soumis aux lois biologiques mais à de nouvelles lois, des *lois socio-historiques*¹.

Les dernières découvertes de l'anthropologie permettent d'aff-

firmier que le passage de l'animal à l'homme est un processus très long qui comprend toute une série de stades. Le premier est celui de la *préparation* biologique de l'homme. Il commence à la fin du tertiaire et va jusqu'au début du quaternaire. Les australopithèques, qui vivaient à cette période, étaient des animaux à démarche verticale au mode de vie grégaire; ils utilisaient des outils grossiers et non travaillés. Ils connaissaient probablement des moyens rudimentaires pour communiquer entre eux. A ce stade, les lois de la biologie régnaient encore sans partage.

Le deuxième stade important, qui comprend une série de grandes étapes, peut être considéré comme celui du *passage* à l'homme. Il va de l'apparition du pithécantrophe à l'époque de l'homme de Néanderthal inclus. C'est à cette période qu'apparaissent des outils travaillés ainsi que des formes embryonnaires de travail et de société. L'évolution de l'homme continue à être soumise aux lois biologiques, c'est-à-dire qu'elle se manifeste comme auparavant par des modifications anatomiques transmises de génération en génération sous l'action de l'hérédité. Mais en même temps on peut apercevoir des éléments nouveaux. Il s'agit de changements dans la structure anatomique humaine, qui intéressent le cerveau, les organes des sens, les mains, les organes vocaux. Ces changements se produisent alors sous l'influence grandissante du travail et des échanges verbaux qu'ils engendrent. En bref, le développement biologique de l'homme se fait sous l'influence de celui de la production. Mais cette production est, dès le début, un processus social qui se développe d'après ses propres lois objectives, les lois socio-historiques. C'est pourquoi la biologie s'est mise à « inscrire » dans la structure anatomique de l'homme *l'histoire* commençante de la société humaine.

Ainsi devenu sujet du processus social du travail, l'homme a évolué sous l'influence de deux genres de lois : premièrement les lois biologiques en vertu desquelles s'opérait l'adaptation de ses organes aux conditions et aux exigences de la production; deuxièmement, par l'intermédiaire de ces premières lois, d'autres lois, socio-historiques, qui régissaient le développement de la production et les phénomènes engendrés par elle.

Remarquons que de nombreux auteurs contemporains estiment que *toute* l'histoire de l'homme reste soumise à ces deux genres de lois. A la suite de Spencer ils affirment que le développement de la société ou, comme ils préfèrent dire, celui du milieu « supra-organique » (c'est-à-dire social) a uniquement pour effet de créer des conditions d'existence particulièrement complexes auxquelles les hommes s'adaptent biologiquement. Cette hypothèse ne résiste pas à l'examen. En réalité, la formation de l'homme est encore passée par un autre stade, le troisième, où le rôle respectif des lois biologiques et sociales a subi une nouvelle modification. Il s'agit de l'apparition de l'homme contemporain, de *l'homo sapiens*. C'est le tournant *capital* dans l'évolution

humaine qui se libère définitivement de sa dépendance vis-à-vis des changements biologiques nécessairement lents qui sont transmis héréditairement. Dorénavant, cette évolution est soumise *exclusivement* aux lois socio-historiques. L'anthropologue soviétique I. Roguinski décrit ce tournant de la façon suivante : « De l'autre côté de la frontière, c'est-à-dire chez l'homme en formation, l'activité de travail était étroitement liée à l'évolution morphologique. De ce côté de la frontière, chez l'homme contemporain, « complètement formé », l'activité de travail s'effectue indépendamment de l'évolution morphologique »².

Cela signifie que l'homme définitivement formé possède déjà toutes les propriétés biologiques nécessaires pour que son développement socio-historique ultérieur soit illimité. En d'autres termes, l'homme n'a plus besoin de subir des changements biologiques héréditaires pour acquérir une civilisation de plus en plus élevée. Selon l'expression de A. Vandel, l'humanité s'est libérée du « despotisme de l'hérédité » et peut se développer à un rythme inconnu du monde animal³. En effet, au cours des quatre ou cinq dizaines de millénaires qui nous séparent de l'apparition des premiers représentants de l'espèce *homo sapiens*, la vie des hommes a subi, à un rythme de plus en plus accéléré, des modifications sans précédent. Or, les particularités biologiques de l'espèce ne se sont pas modifiées, ou plus exactement, les modifications ne sont pas sorties des limites de variations réduites, sans grande importance dans les conditions de la vie sociale.

Nous ne prétendons nullement que les lois régissant la variation et l'hérédité cessent complètement d'agir et que la nature de l'homme une fois constituée ne subit plus aucun changement. L'homme n'a pas été soustrait tout entier au domaine d'action des lois biologiques. Nous voulons dire autre chose : les modifications biologiques transmissibles par l'hérédité ne déterminent pas le développement social et historique de l'homme et de l'humanité. Celui-ci est mû par d'autres forces que la variation et l'hérédité biologiques.

Dans son ouvrage consacré à l'évolution, le biologiste russe Timiriachev a très bien exprimé cette pensée en écrivant : « La théorie de la lutte pour l'existence s'arrête au seuil de l'histoire de la civilisation. Toute l'activité raisonnable de l'homme est constituée par un combat constant, *le combat contre la lutte pour l'existence*, pour que tous les gens de la terre puissent satisfaire leurs besoins, pour qu'ils ne connaissent ni le dénuement, ni la faim, ni la mort lente... »⁴.

2. I. Roguinski et M. Lévine : *Osnovy antropologii* (Les fondements de l'anthropologie), Moscou 1955.

3. A. Vandel : *Le phénomène humain*, « Le processus de l'humanisation », Paris, 1958.

4. K. Timiriachev : *Istoritcheski metod v biologui* (La méthode historique en biologie); *Œuvres choisies*, t. III, Moscou 1949.

II

L'« HOMINISATION » comme processus comportant des modifications importantes dans l'organisation physique de l'homme se termine donc avec l'avènement de l'histoire sociale de l'humanité. Cette idée ne semble plus aujourd'hui paradoxale. Il suffit de dire par exemple, qu'au cours du symposium scientifique sur le problème de l'hominisation, qui s'est tenu récemment à Paris, elle a été soutenue par la majorité des spécialistes.

Mais alors, comment s'effectue l'évolution des hommes, quel en est le « mécanisme » ? En effet, l'homme lui-même et ses conditions de vie ont continué à se transformer au cours de l'histoire. Les acquisitions accumulées au cours de l'évolution se sont transmises de génération en génération, ce qui seul pouvait assurer la continuité du progrès historique.

Ces acquisitions ont donc été fixées. Mais si, comme nous l'avons vu, cela ne pouvait se faire sous l'action de l'hérédité biologique, comment peut-on expliquer cette fixation ? Cela s'est produit d'une façon absolument nouvelle qui est apparue pour la première fois avec la société humaine : sous la forme des phénomènes externes de la *culture matérielle et spirituelle*. Cette forme particulière de fixation et de transmission aux générations ultérieures des acquisitions de l'évolution doit son apparition au fait que l'activité de l'homme, à la différence de celle de l'animal, est créatrice, productive. Cela est vrai d'abord et surtout pour son activité principale : *le travail*.

Dans leur activité, les hommes ne se contentent pas de s'adapter à la nature. Ils la transforment en fonction de leurs besoins en évolution. Ils créent des objets capables de les satisfaire et ils créent des moyens pour produire ces objets, des outils puis les machines les plus complexes. Ils construisent des habitations, tissent des vêtements et d'autres valeurs matérielles. La culture spirituelle des hommes se développe également avec le progrès de la production des biens matériels ; leurs connaissances sur le monde environnant et sur eux-mêmes augmentent, la science et l'art prennent de l'essor.

Au cours de cette activité, leurs aptitudes, leurs connaissances, leurs savoir-faire se cristallisent, pour ainsi dire, dans les produits matériels et spirituels. C'est pourquoi tout progrès dans le perfectionnement des outils par exemple, peut être considéré de ce point de vue comme marquant un degré nouveau dans le développement historique des aptitudes motrices de l'homme. La complication graduelle de la phonétique dans les langues est en ce sens l'incarnation des succès obtenus dans l'articulation des sons et dans l'ouïe verbale. Le progrès des beaux-arts est l'incarnation du développement esthétique, etc.

Chaque génération débute donc dans la vie dans un monde

d'objets et de phénomènes créés par les générations précédentes. Elle assimile ces richesses en participant au travail, à la production et aux diverses formes de l'activité sociale et développe ainsi les aptitudes spécifiquement humaines qui sont cristallisées, incarnées dans ce monde. Même la capacité d'utiliser un langage articulé ne se forme pour les représentants de chaque génération que par l'assimilation d'une langue formée historiquement et en fonction de ses particularités objectives. Il en est de même du développement de la pensée et de l'acquisition des connaissances. Aucune expérience individuelle, quelle qu'en soit la richesse, ne peut conduire à elle seule, à la formation d'une pensée abstraite logique ou mathématique ou à la formation spontanée du système de concepts correspondant. Il faudrait pour cela non pas une vie, mais des milliers. En fait, les hommes ne peuvent acquérir la faculté de penser et les connaissances qu'en assimilant ce qui a déjà été acquis par les générations précédentes.

La science dispose maintenant de suffisamment de faits vérifiés pour affirmer que si des enfants se développent dès leur plus jeune âge en dehors de la société et des phénomènes engendrés par elle, ils restent au niveau de l'animal. Non seulement ils n'acquiescent ni la parole ni la pensée, mais leurs mouvements eux-mêmes n'ont rien d'humain. Il suffit de dire qu'ils ne possèdent même pas la démarche verticale propre à l'être humain. On connaît d'autres cas inverses. Il s'agit d'enfants provenant des peuplades se trouvant au plus bas niveau de développement économique et culturel, et qui sont élevés très tôt au sein d'une civilisation avancée ; ils forment alors toutes les aptitudes nécessaires pour s'y intégrer. Je me référerai à l'exemple cité par H. Piéron⁵. Les Guayaguils, tribu vivant au Paraguay, appartiennent aux peuplades les plus arriérées que l'on connaisse actuellement. On a donné à leur mode de vie le nom de civilisation « du miel », car un de leurs moyens d'existence est la recherche du miel des abeilles sauvages. Il est très difficile d'entrer en contact avec eux, car ils n'ont pas de lieux d'habitation fixes. Dès qu'un étranger s'approche, ils s'enfuient dans la forêt. On a cependant réussi à attirer un de leurs enfants, âgé de 7 ans. Cela a permis de connaître sa langue, qui s'est avérée extrêmement primitive. Plus tard, l'ethnologue français Vellard trouva une petite fille de deux ans environ dans un campement abandonné. Il confia son éducation à sa mère. Au bout de vingt ans (en 1958), son niveau intellectuel ne se distinguait en rien de celui d'une Européenne cultivée. Elle est ethnographe et parle le français, l'espagnol et le portugais.

Ces exemples et de nombreux autres, montrent clairement que les aptitudes et les propriétés qui caractérisent l'homme ne sont pas transmises à titre d'hérédité biologique mais sont formées au cours de la vie par l'assimilation de la culture créée par

les générations précédentes. C'est pourquoi *tous* les hommes contemporains (normaux, s'entend) quel que soit le groupe ethnique auquel ils appartiennent, possèdent les possibilités acquises lors de la formation de l'homme et qui permettent, en présence des conditions nécessaires, ce développement inconnu dans le monde animal.

On peut dire que chaque individu pris à part apprend à devenir un homme. Pour vivre en société il ne lui suffit pas de ce que la nature lui donne à la naissance. Il doit assimiler ce qui a été atteint par l'humanité au cours de son développement historique.

L'individu trouve devant lui tout un océan de richesses accumulées au long des siècles par d'innombrables générations d'hommes, seuls êtres sur notre planète qui soient des *créateurs*. Les générations disparaissent et se succèdent, mais ce qu'elles ont créé passe aux suivantes qui, à leur tour, multiplient et perfectionnent l'héritage de l'humanité.

C'est Marx, qui a fourni pour la première fois une analyse théorique de la nature sociale de l'homme et de son évolution socio-historique. « Chacun de ses rapports (de l'homme) humains avec le monde, écrivait-il, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la pensée, la contemplation, le sentiment, la volonté, l'activité, l'amour, bref tous les organes de son individualité sont immédiatement des organes sociaux, sont dans leur comportement *objectif* ou dans leur rapport à l'objet l'appropriation de celui-ci, l'appropriation de la réalité humaine »⁶. Ces lignes datent de plus d'un siècle, mais elles constituent la réflexion la plus profonde qui ait jamais été faite sur la nature véritable des aptitudes humaines ou, comme le disait Marx, des « forces essentielles de l'homme ».

III

LE PROBLÈME de l'évolution de l'homme considéré en liaison avec celle de la culture sociale, pose toute une série de questions. Il s'agit d'abord de définir en quoi consiste l'*assimilation* par l'individu des résultats du développement de la société et comment elle se produit. Comme nous l'avons vu, l'expérience socio-historique de l'humanité s'accumule sous forme de phénomènes du monde extérieur objectif. Ce dernier, le monde de l'industrie, de la science et de l'art, exprime la véritable histoire de la nature humaine, le résultat de sa transformation historique. *C'est ce monde qui apporte à l'homme ce qui est humain.*

Mais en quoi consiste ce processus d'assimilation du monde créé par l'histoire humaine, processus qui est en même temps celui de la formation en l'homme des facultés spécifiquement humaines ?

Tout d'abord, il faut souligner que ce processus est toujours actif. Pour assimiler les objets ou les phénomènes créés par l'histoire, il est nécessaire de déployer à leur égard une activité qui reproduit en quelque sorte en elle les traits essentiels de l'activité incarnée, cumulée dans l'objet lui-même.

Pour me faire comprendre je prendrai un exemple très simple : comment apprendre à se servir d'un outil ?

L'outil est le produit de la culture matérielle qui possède sous la forme la plus évidente, la plus matérielle, les principaux traits des créations humaines. Ce n'est pas seulement un objet possédant une certaine forme et certaines propriétés physiques. C'est en même temps un objet *social* ou sont concrétisées et fixées des opérations de travail historiquement élaborées. La présence de ces traits sociaux et en même temps idéaux, les différencient des « outils » utilisés par les animaux. Les « outils » des animaux exécutent aussi certaines opérations. Les singes par exemple peuvent apprendre à se servir d'un bâton pour attirer des fruits à eux. Mais ces opérations ne se fixent pas en outils qui deviendraient des porteurs permanents de ces opérations. Lorsque le bâton a rempli sa fonction dans la main du singe, il lui redevient indifférent. C'est pourquoi les animaux ne conservent pas leurs « outils » et ne les transmettent pas d'une génération à une autre. Ils ne peuvent donc pas effectuer cette « cumulation » des fonctions qui caractérise la culture (J. Bernal)⁷. Ceci explique également pourquoi les animaux ne peuvent pas assimiler l'utilisation de leurs outils : l'emploi d'un « outil » ne forme pas de nouvelle opération motrice ; il est soumis aux mouvements naturels et instinctifs dans le système desquels il s'intègre.

Au contraire, l'emploi des outils par l'homme est d'un tout autre caractère. La main fait partie du système, développé au cours de l'histoire sociale, des opérations incarnées par l'outil, et lui est soumise. En assimilant l'utilisation des outils, l'homme modifie ses mouvements naturels et instinctifs et il acquiert au cours de sa vie, des facultés motrices nouvelles et plus perfectionnées. « Pour un individu, écrivait Marx, assimiler l'emploi d'un certain ensemble d'outils équivaut à développer un certain nombre d'aptitudes ».

Assimiler l'emploi d'un outil signifie donc pour l'homme assimiler les opérations motrices incarnées dans cet outil. Ce processus est en même temps, celui de la formation chez lui, d'aptitudes nouvelles et supérieures, de ce qu'on appelle les fonctions psychomotrices, « humanisant » son domaine moteur. Cela est également vrai en ce qui concerne l'assimilation des phénomènes dans le domaine de la culture spirituelle. C'est ainsi qu'apprendre une langue n'est rien d'autre qu'apprendre à effectuer avec des mots les opérations qui sont historiquement fixées dans leurs signifi-

cations; c'est aussi assimiler la phonétique du langage qui se produit en apprenant les opérations qui réalisent la constance du système phonologique objectif de cette langue. C'est au cours de ces processus que l'homme acquiert ses fonctions d'articulation et d'élocution-audition, de même que cette activité cérébrale centrale que les physiologues appellent le « deuxième système de signalisation » (Pavlov).

Tous ces traits psycho-physiologiques ne sont pas innés, mais formés par le langage. Si vous connaissez les traits spécifiques de la langue, vous pouvez être assurés d'en décrire quelques-uns sans avoir besoin d'effectuer quelque recherche que ce soit. C'est ainsi que si vous savez que la langue maternelle d'un groupe d'individus appartient à la catégorie tonale, vous pouvez être sûrs qu'ils ont tous une audition tonale très développée (Taylor, Léontiev, Guippenreuter)⁸.

Ce qui caractérise surtout l'assimilation (ou l'appropriation) de la culture, c'est donc qu'elle crée chez l'homme de nouvelles aptitudes, de nouvelles fonctions intellectuelles. C'est par là qu'elle diffère fondamentalement de l'apprentissage animal. Alors que ce dernier est le résultat d'une *adaptation* individuelle du comportement de l'espèce à des conditions d'existence changeantes et complexes, chez l'homme l'assimilation est un processus de *reproduction* dans les aptitudes de l'individu des propriétés et aptitudes historiquement formées de l'espèce humaine. Un auteur moderne a tout à fait raison de dire, à ce propos, que l'animal se borne à développer sa nature, tandis que l'homme *construit* activement la sienne.

Comment ce processus peut-il être possible sur le plan physiologique ? Comment se déroule-t-il ? Nous sommes là devant un problème très difficile. D'une part les faits montrent que les aptitudes et les fonctions qui se sont développées au cours de l'histoire sociale de l'humanité ne sont pas fixées dans le cerveau des hommes et ne se transmettent pas sous l'action des lois de l'hérédité. D'autre part, il est tout à fait évident qu'aucune aptitude ou fonction ne peut être autre chose que la fonction d'un organe ou d'un ensemble d'organes. L'un des succès les plus importants de la recherche physiologique et psychologique à notre époque est qu'elle a trouvé la solution de cette contradiction.

Dès les travaux de Wundt nous trouvons l'idée que le caractère *spécifique* de l'activité peut s'expliquer par le fait qu'elle est basée non pas sur les fonctions physiologiques élémentaires du cerveau, mais sur les combinaisons formées au cours du déve-

loppement individuel⁹. Pavlov a fait un pas nouveau et décisif dans la solution du problème en découvrant le principe du travail des systèmes des grands hémisphères cérébraux¹⁰. A. Oukhtomski, contemporain de Pavlov, a émis l'idée qu'il existait des organes physiologiques ou fonctionnels spéciaux dans le système nerveux : « Nous avons l'habitude de penser qu'un organe est quelque chose de morphologiquement constant... Je pense que ce n'est pas du tout nécessaire. Il serait conforme à l'esprit de la science moderne d'estimer que ce n'est pas obligatoire »¹¹.

Que sont les « organes fonctionnels » du cerveau ? Ce sont des organes qui fonctionnent de la même manière que les organes habituels, morphologiquement permanents. La différence est que ce sont des *néoformations* apparues au cours du développement individuel (ontogénétique). Ils constituent le substrat matériel des aptitudes et fonctions spécifiques qui se forment lorsque l'homme assimile le monde des objets et des phénomènes créés par l'homme, c'est-à-dire les œuvres de la culture.

Nous en savons maintenant assez sur les particularités et les mécanismes formateurs de ces organes pour en créer des « modèles » expérimentaux en laboratoire. D'autre part, nous pouvons nous représenter plus clairement, en quoi s'est exprimée l'humanisation du cerveau, qui a permis de soumettre le développement ultérieur de l'homme aux lois socio-historiques et, par conséquent, de l'accélérer considérablement : elle s'est exprimée par le fait que l'écorce cérébrale, avec ses quinze milliards de cellules nerveuses est devenu *un organe capable de former des organes fonctionnels*.

IV

JUSQU'ICI nous avons considéré le processus d'assimilation comme le résultat de l'activité de l'individu envers les objets et phénomènes du monde environnant créé par le développement de la culture humaine. Nous avons dit que cette action doit être adéquate, c'est-à-dire qu'elle doit reproduire les traits de l'activité humaine qui est cristallisée (cumulée) dans l'objet ou le phénomène donné ou, plus précisément, dans les systèmes qu'ils forment. Pouvons-nous en conclure que cette activité adéquate se forme chez l'homme ou chez l'enfant sous l'influence de ces objets ou de ces phénomènes eux-mêmes ? Une telle conclusion est évidemment fautive. L'homme n'est pas simplement seul à

9. W. Wundt : Grundzüge der physiologischen Psychologie, Bd I, 1908.

10. I. Pavlov : Dvatsatiletnii opyt (Vingt ans d'expérience), Œuvres complètes, t. III, livre I, Moscou 1951.

11. A. Oukhtomski : Dominanta kak faktor povedenia (La dominante comme facteur du comportement), Œuvres, t. I, Leningrad 1950.

8. J.-G. Taylor : « Towards a science of mind », Mind, v. LXVI, n° 264, 1957; A. Léontiev-H. Guippenreuter : « L'influence de la langue maternelle sur la formation de l'ouïe », Doklady Akademii Pedagogitcheskikh naouk, 1959, 2.

seul avec son environnement. Ses rapports avec le monde sont toujours médiatisés par ses rapports avec les autres hommes. Son activité est toujours insérée dans une communication, même lorsque, extérieurement, il est seul. Cette communication, que ce soit sous sa forme extérieure originelle d'activité en commun, d'échanges verbaux ou même simplement mentaux, est la condition nécessaire et spécifique de la vie de l'homme en société. Elle est aussi la condition nécessaire de la formation chez l'enfant, chez chaque individu, d'une activité adéquate à celle que portent en quelque sorte en eux les objets et les phénomènes qui fixent les acquisitions de la culture matérielle et spirituelle de l'humanité. La communication est donc la deuxième condition nécessaire à l'assimilation. Elle constitue son « mécanisme » extérieur.

Exprimons ceci en d'autres termes. Les acquisitions du développement historique de l'humanité ne sont pas tout simplement *donnés* à l'homme dans les phénomènes objectifs de la culture matérielle et spirituelle qui les incarnent, ils ne lui sont qu'offerts en eux. Pour les assimiler, pour en faire ses *propres* aptitudes, les « organes de son individualité », l'enfant doit entrer en relations avec les phénomènes du monde environnant par l'intermédiaire d'autres hommes, c'est-à-dire qu'il doit communiquer avec eux. C'est par ce processus que l'homme *fait l'apprentissage* d'une activité adéquate. Ce processus est donc, par sa fonction, un processus d'éducation.

Bien entendu, ce processus peut revêtir des formes très diverses. Au début, aux toutes premières étapes du développement de la société humaine, comme chez les tout petits enfants, c'est une simple imitation des actes de l'entourage, mais s'opérant sous son contrôle et avec son intervention. Puis, cela devient plus complexe et plus spécialisé. Il apparaît des formes comme l'éducation *scolaire*, différents genres d'instruction supérieure, et enfin, l'autoéducation. Mais l'essentiel est que ce processus est *obligatoire*, car autrement la transmission des acquisitions du développement social et historique de l'humanité aux générations suivantes serait impossible, ce qui rendrait impossible la continuité de l'histoire.

Pour illustrer cette idée, je prendrai un exemple tiré du livre de Henri Piéron que j'ai cité plus haut. S'il arrivait à notre planète une catastrophe à laquelle ne survivraient que les petits enfants, le genre humain ne disparaîtrait pas, mais l'histoire de l'humanité serait inévitablement interrompue. Matériellement, les trésors de la culture continueraient d'exister, mais il n'y aurait personne pour en découvrir l'usage aux jeunes générations. Les machines resteraient inactives, les livres ne seraient pas lus, les productions artistiques perdraient leur fonction esthétique. L'histoire de l'humanité devrait recommencer depuis le début.

Le progrès de l'histoire est donc impossible sans la transmis-

sion active des acquisitions de la culture humaine aux générations nouvelles, c'est-à-dire sans l'éducation.

Plus l'humanité progresse, plus les résultats accumulés par la pratique sociale et historique sont riches, plus le rôle de l'éducation est important et plus sa tâche est complexe. C'est pourquoi chaque étape nouvelle dans le développement de l'humanité, comme dans celui de chaque peuple pris en particulier, appelle inévitablement une étape nouvelle dans le développement de l'éducation des générations montantes. La société accorde davantage de temps à la période de formation, des établissements d'enseignement surgissent. L'instruction prend des formes spécialisées et c'est ainsi que se différencie la profession de l'éducateur, de l'enseignant. Les programmes sont enrichis, les méthodes d'enseignement s'améliorent, la science pédagogique se développe. Le lien entre le progrès historique et celui de l'éducation est si étroit que l'on peut définir le niveau de l'éducation par celui du développement historique de la société et vice-versa.

L'éducation, l'apprentissage, l'instruction, leur histoire, leurs traits spécifiques et ce que l'on attend d'eux à l'époque contemporaine, tout cela forme un sujet particulier, et d'ailleurs très vaste. Je ne peux naturellement pas l'examiner en détail. Mon seul but a été de montrer le rôle de l'éducation (pris dans son sens large) dans le développement de l'humanité.

Mais cela n'épuise évidemment pas le problème de l'homme et de la culture. D'autres questions se posent. L'une des plus importantes est celle de l'inégalité culturelle entre les peuples, à laquelle je vais passer maintenant.

V

JUSQU'À PRÉSENT nous avons examiné le développement d'un individu humain qui vient au monde sans défense et qui ne possède de naissance qu'une seule aptitude qui le rend fondamentalement différent de ses ancêtres animaux : celle de se former des aptitudes spécifiquement humaines. S'il n'est pas dépourvu de dispositions innées qui l'individualisent et marquent son développement de leur sceau, cela ne s'exprime pas directement dans le contenu ou le niveau de son développement intellectuel, mais seulement dans quelques traits spéciaux, principalement dynamiques, de son activité ; c'est le cas par exemple, de l'influence des types congénitaux d'activité nerveuse supérieure.

D'autre part, nous avons vu la seule source véritable qui permet à l'homme de développer les pouvoirs et aptitudes résultant du développement historique et social. Ce sont les objets qui renferment en eux l'activité des générations précédentes, qui sont le résultat du développement intellectuel de l'espèce humaine, du développement de l'homme en tant qu'*être génétique* (Marx). Mais ce concept même contient une certaine abstraction scientifique,

de même que les concepts d'« humanité », de « culture humaine », de « génie humain ».

Nous pouvons certes nous représenter les conquêtes inépuisables du développement de l'humanité, qui ont multiplié des dizaines de milliers de fois les forces physiques et intellectuelles de l'homme, ou bien les connaissances accumulées par l'homme et qui pénètrent les secrets les plus cachés de l'univers; ou encore les œuvres de l'art, qui élèvent les sentiments. Mais ces acquisitions sont-elles entre les mains de tous les hommes ? Non, nous savons très bien qu'il n'en est pas ainsi, qu'elles sont souvent séparées des gens.

A ce sujet, je dois reprendre le parallèle entre l'évolution biologique et le progrès historique, entre la nature de l'animal et celle de l'homme.

La perfection de l'adaptation des animaux au milieu, la « sagesse », la richesse et la complexité de leurs instincts et de leur comportement sont impressionnants. Tout cela provient de leur évolution spécifique, de l'accumulation de l'expérience de l'espèce. Certes tout ceci est négligeable si on le compare au développement historique de l'homme, mais, si on fait abstraction des petites variations individuelles sans importance, ces acquisitions sont le fait de *tous* les individus d'une espèce donnée et il suffira au naturaliste d'en étudier un ou quelques-uns pour avoir une notion correcte de l'espèce dans son ensemble. Pour l'homme, la situation est totalement différente. L'unité de l'espèce humaine semble ne pas exister. Cela ne vient naturellement pas des différences dans la couleur de la peau, la forme des yeux et autres traits purement extérieurs, mais des grandes différences qui existent dans les conditions et les modes de vie, la richesse de l'activité matérielle et mentale des hommes et le niveau de développement de leurs forces et aptitudes intellectuelles.

Si un être intelligent, venu d'une autre planète, visitait la Terre et décrivait les aptitudes physiques, mentales et esthétiques, les qualités morales et les particularités du comportement de gens habitant différentes régions et différents pays du monde et appartenant à différentes classes ou couches sociales, on aurait peine à croire qu'il s'agit d'individus d'une seule et même espèce.

Mais cette inégalité ne repose pas sur des différences biologiques naturelles. Elle est créée par l'inégalité économique, l'inégalité de classe et la diversité consécutive des rapports qui les rattachent aux acquisitions qui incarnent l'ensemble des forces et des aptitudes de la nature humaine formées au cours du processus socio-historique.

Le fait que ces acquisitions se fixent sur les produits objectifs de l'activité humaine change totalement, nous l'avons vu, le type même du développement. Celui-ci échappe à la domination des lois biologiques, s'accélère et voit s'ouvrir des perspectives inimaginables dans les conditions d'une évolution même par les

lois de la variation et de l'hérédité. Mais ce même fait conduit à ce que les résultats du développement historique peuvent être séparés des hommes mêmes qui en sont les créateurs.

Cette séparation prend d'abord une forme pratique, celle de l'aliénation *économique* des moyens de production et des produits du travail vis-à-vis des producteurs immédiats. Cela commence avec le début de la division sociale du travail, des formes de propriété privée et de la lutte des classes.

La cause en est donc dans les lois objectives du développement de la société, indépendantes de la conscience et de la volonté des hommes.

La division sociale du travail transforme le produit du travail en un objet d'échange, et ce fait modifie radicalement le rapport entre le producteur et le produit qu'il a fabriqué. Ce dernier, bien qu'étant fabriqué par l'homme, perd son caractère concret d'activité humaine. Il prend un caractère tout à fait impersonnel et commence à avoir une existence spéciale, indépendante de l'homme, celle d'une *marchandise*.

En même temps, la division sociale du travail amène une situation où l'activité intellectuelle et matérielle, la jouissance et le travail, la production et la consommation sont séparés les uns des autres et reviennent à des gens différents. C'est pourquoi, alors que l'activité *globale* des hommes se fait de plus en plus riche et diversifiée, celle de chaque individu *pris à part* prend un caractère limité et s'appauvrit. Cette limitation et cet appauvrissement peuvent devenir extrêmes lorsqu'un ouvrier par exemple, dépense toutes ses forces à effectuer une opération quelconque et unique répétée continuellement des milliers de fois.

Sous le capitalisme, même cette activité limitée et unilatérale est aliénée de l'homme, comme si elle perdait la richesse de son contenu. Les ouvriers fabriquent des machines, construisent des palais, impriment des livres et ne le font pas pour eux-mêmes. Ce qu'ils produisent pour eux-mêmes, c'est le *salaire* . Les machines, les palais, les livres, etc., sont convertis pour eux en un certain nombre de produits de première nécessité.

Il n'en va pas autrement, de ce point de vue à l'autre pôle social, celui du capital. Pour le capitaliste, l'entreprise qu'il possède n'est pas une entreprise qui produit telle ou telle marchandise, mais qui produit un *profit* . C'est pourquoi il est prêt à produire n'importe quoi, même les moyens de destruction les plus terribles dont l'utilisation peut avoir des conséquences pouvant retomber sur sa propre tête.

Dans ces conditions tout prend aux yeux des hommes un caractère double, à double face : non pas seulement le monde des phénomènes qui les entoure et qu'ils ont créé eux-mêmes, mais aussi leur propre activité et leur propre conscience qui prend des traits de limitation et de « désintégration ».

En même temps qu'à la concentration des richesses maté-

rielles entre les mains de la classe dominante, on assiste également à une concentration de la culture spirituelle. Bien que les créations de cette dernière semblent exister pour tous, ce n'est qu'une infime minorité qui dispose des loisirs et des possibilités matérielles nécessaires pour obtenir l'instruction désirable, enrichir systématiquement ses connaissances et s'adonner à l'art. L'immense majorité de la population, surtout dans les campagnes, doit se contenter du minimum de développement culturel nécessaire à la production des valeurs matérielles dans le cadre des fonctions de travail qui leur ont été imparties.

Comme la minorité dominante possède non seulement les moyens de production matérielle, mais aussi la plus grande partie des moyens de production et de diffusion de la culture spirituelle et qu'elle s'efforce de lui faire servir ses intérêts propres, il se produit une stratification de cette culture même. Si, dans le domaine de la science qui assure les progrès de la technologie on assiste à une augmentation rapide des connaissances positives, dans celui des idées sur l'homme et la société, leur nature et leur caractère, les forces qui les meuvent et leurs perspectives, dans celui des idéaux esthétiques et moraux, le développement se produit selon deux lignes totalement différentes. D'une part, on voit s'accumuler les valeurs intellectuelles (conceptions, connaissances et idéaux) incarnant ce qui est véritablement humain dans l'homme et éclairant les voies du progrès historique. Cette ligne reflète les intérêts et les aspirations de la majorité. D'autre part, une autre ligne cherche à créer des conceptions cognitives, morales et esthétiques servant les intérêts des classes dirigeantes et destinées à justifier et perpétuer le système social existant, à détourner les masses de leur lutte pour la justice, l'égalité et la liberté, à endormir et paralyser leur volonté. C'est le heurt de ces deux lignes qui engendre ce qu'on appelle *la lutte idéologique*.

Ainsi, le processus d'aliénation causé par le développement de la division sociale du travail et les rapports de propriété privée ont non seulement séparé les masses de la culture spirituelle, mais aussi cette même culture en éléments progressistes, démocratiques, servant le progrès de l'humanité et en éléments qui font obstacle à ce progrès s'ils pénètrent dans les masses et qui forment le contenu de la culture déclinante des classes réactionnaires de la société.

La concentration et la stratification de la culture ne se produisent pas seulement à l'intérieur de pays ou de nations pris à part. L'inégalité du développement culturel est encore plus frappante si on la considère à l'échelle du monde entier, de l'humanité tout entière.

C'est justement cette inégalité que l'on utilise le plus pour justifier la division des hommes en race « inférieures » ou « supérieures ». Les plus grands efforts dans ce sens sont faits dans les pays où les classes dirigeantes ont un intérêt particulier à

justifier sur le plan idéologique leur droit à soumettre des peuples retardataires du point de vue économique et culturel. Ce n'est donc pas par hasard si le pays où l'on a essayé pour la première fois de prouver que ces peuples se trouvent à un niveau biologique différent et appartiennent à une variété humaine particulière (sous-espèce) a été l'Angleterre (Lawrence, G. Smith, et, dans la deuxième moitié du siècle dernier, G. Kent et ses disciples). Ce n'est pas un hasard si, par exemple on a assisté à une forte augmentation de la propagande raciste aux Etats-Unis lorsque le mouvement pour la libération des Noirs a pris naissance. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le démocrate révolutionnaire russe Tchernychevski (1828-1889) : « Quand les planteurs des Etats du Sud commencèrent à craindre pour leur position de propriétaires d'esclaves, les théories savantes en faveur de l'esclavage prirent rapidement la forme nécessaire à leur lutte contre les idées du parti qui les menaçait... Ils purent disposer sur le plan de la parole, de la presse et de la science de forces aussi considérables qu'ils en trouvèrent par la suite sur le plan militaire »¹². On sait enfin qu'avec l'augmentation des prétentions coloniales de l'Allemagne, le racisme militant devint de plus en plus l'idéologie de ses milieux militaristes, jusqu'à atteindre sa forme extrême dans le fascisme.

On utilise deux genres d'arguments pour donner une apparence scientifique à la soi-disant imperfection naturelle des races « inférieures » : les arguments relevant de la morphologie comparative et ceux d'ordre génétique.

C'est à la première catégorie qu'appartiennent les tentatives répétées de prouver la présence de différences anatomiques dans le cerveau des hommes appartenant à des races différentes. Mais ces tentatives ont infailliblement échoué. C'est ainsi, par exemple, que le volume moyen du cerveau de certaines tribus noires s'est avéré, après des recherches scrupuleuses, supérieur au volume moyen du cerveau des Blancs (Ecosais). La situation est la même en ce qui concerne le résultat des recherches sur les particularités de la structure fine du cerveau. A ce sujet, les faits mentionnés par O. Klineberg dans son livre sur la psychologie sociale¹³ sont caractéristiques : Bean, un collaborateur de l'Institut d'anatomie de l'Université américaine John Hopkins, avait publié le résultat d'expériences montrant que les parties frontales du cortex cérébral des individus de race noire étaient relativement moins développés que chez les Blancs, et que le cerveau des Noirs possédait certaines particularités de structure venant confirmer « le fait établi », selon l'expression de Bean, de l'infériorité intellectuelle des Noirs. Comme le directeur de cet Institut,

12. N. Tchernychevski : O rassakh (Sur les races), Œuvres choisies, t. X, Moscou, 1951.

13. O. Klineberg : Social psychology, New York 1954.

Mall, n'était pas convaincu par les arguments de Bean, il recommença les recherches sur la même collection de cerveaux mais, à la différence de Bean, en ne sachant pas à l'avance lesquels de ces cerveaux appartenaient à des Noirs et lesquels à des Blancs. Après que Mall et ses collaborateurs les eurent classés en deux groupes d'après les caractères indiqués par Bean lui-même, et qu'ils eurent déterminé ensuite la race des individus auxquels appartenait chacun des cerveaux, il s'avéra que leur répartition dans ces deux groupes était presque identique. Les conclusions de Bean furent ainsi infirmées. Il est probable, remarque Klineberg, que s'attendant à trouver des signes d'infériorité chez les Noirs, et sachant auparavant à quel individu appartenait chacun des cerveaux, Bean « découvrit » entre eux une différence qui n'existait pas en fait.

Considérons maintenant les arguments d'ordre génétique. Leur analyse est particulièrement intéressante, car ils touchent directement le problème du développement culturel inégal des différents peuples. Ils sont basés sur l'hypothèse du « polygénétisme ». Celle-ci se ramène à dire que les races humaines ont chacune une origine indépendante, c'est-à-dire qu'elles proviennent d'ancêtres différents. On explique ainsi une prétendue différence insurmontable entre elles, non seulement pour le niveau déjà atteint, mais encore pour les possibilités de développement ultérieur. Mais les progrès de la paléontologie humaine ont rendu cette hypothèse de moins en moins vraisemblable et la plupart des savants contemporains adoptent la position opposée. Ils admettent l'origine commune de toutes les races, qui, du point de vue biologique, ne sont que des variantes d'une seule espèce : *homo sapiens*. C'est ce que montre surtout le fait que les caractères raciaux sont peu fondamentaux et varient fortement, ce qui explique que la limite entre les différentes races n'est pas bien précise et qu'il existe entre elles une gradation imperceptible. Les données actuelles montrent que, sous certaines conditions, comme par exemple une migration dans d'autres régions géographiques, certains de ces caractères raciaux peuvent se modifier assez sensiblement, en l'espace d'une seule génération. Une autre preuve de l'origine commune des races humaines est le fait que certains caractères raciaux pris à part, dont l'ensemble constitue la spécificité de la race se retrouvent dans différentes combinaisons chez des individus de différentes races. Enfin, et c'est particulièrement important, les principales particularités de l'homme contemporain « achevé » (le haut niveau de développement du cerveau et les rapports corrélatifs entre les os crâniens et faciaux, la structure caractéristique de la main, les particularités du squelette adapté à la marche debout, le faible développement du système pileux, etc...) sont communes à toutes les races humaines sans exception.

Il y a lieu de penser que les différences entre les races sont

apparues lorsque l'humanité primitive, se répandant de plus en plus sur la Terre, se divisa en groupes séparés qui se développent ensuite sous l'influence de conditions naturelles différentes. Ils acquièrent ainsi certaines particularités mais qui n'ont de signification adaptative que par rapport aux facteurs naturels agissant directement (par exemple la pigmentation de la peau provoquée par l'action intensive des rayons solaires). L'isolement de ces groupes renforça naturellement l'accumulation héréditaire de ce genre de particularités biologiques, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'action des lois de l'hérédité ne cesse pas totalement, mais seulement en ce qui concerne la consolidation et la transmission des acquisitions sociales et historiques de l'humanité. Mais c'est justement là que l'on observe les différences les plus grandes.

Evidemment, l'isolement relatif et la diversité des conditions et des circonstances du progrès économique et social ont pu créer chez des groupes humains établis dans différentes régions du monde, une certaine inégalité de développement. Mais l'énorme différence qui existe entre le niveau matériel et culturel des différentes races et des différents peuples ne peut s'expliquer uniquement par l'action de ces facteurs. En effet, au cours du développement de l'humanité, on a vu apparaître et se développer rapidement les moyens de communication et les liens économiques et culturels entre les peuples. Cela aurait dû exercer une action opposée, c'est-à-dire provoquer une égalisation du niveau de développement des différents pays et amener les pays retardataires au niveau des plus avancés.

Si la concentration de la culture mondiale n'a fait, au contraire, que se renforcer, de sorte que certains pays en étaient les principaux porteurs, et que dans d'autres cette culture a été étouffée, c'est donc que les relations entre les pays ne se sont pas développées sur la base de l'égalité en droit, de la coopération et de l'entraide, mais sur celle de la domination du plus fort sur le plus faible.

L'occupation des territoires, le pillage des populations indigènes dans les pays retardataires et leur mise en esclavage, la transformation de ces pays en colonies, tout cela a provoqué un arrêt de leur développement et une régression de leur culture. Cela s'explique par le fait que, non seulement ces peuples furent privés dans leur masse même des conditions matérielles les plus élémentaires nécessaires au développement de leur culture, mais aussi qu'il se créa des barrières artificielles qui les séparèrent de la culture mondiale. Bien que les colonisateurs aient toujours couvert leurs objectifs véritables par des phrases sur leur mission culturelle et civilisatrice, ils réduisirent en fait, des pays entiers à la misère intellectuelle. S'il leur arrivait d'importer des valeurs culturelles pour les masses, il s'agissait de valeurs

factices qui ne représentaient pas la culture véritable mais seulement l'écume qui surnageait à la surface.

La concentration de la culture et son éloignement de l'homme ne se sont donc pas seulement produites dans l'histoire de certains pays mais aussi sous une forme encore plus ouverte, dans l'histoire de l'humanité en général.

La conséquence de cette aliénation de la culture a été la création d'un abîme entre les immenses possibilités ouvertes par le développement de l'humanité d'une part et la pauvreté et les limitations qui, bien qu'à des degrés divers, marquent le développement de l'individu, d'autre part. Pourtant, cet abîme n'est pas destiné à exister éternellement, tout comme ne sont pas éternels les rapports socio-économiques qui l'ont engendré. C'est le problème de sa disparition complète qui forme le contenu de la question des *perspectives de développement de l'homme*.

VI

LA QUESTION du développement ultérieur de l'homme est une de celles qui retient l'attention dans une proportion égale, de l'anthropologue, du psychologue et du sociologue. Pour y répondre on assiste au heurt des mêmes conceptions opposées — biologique et socio-historique — sur la nature de l'homme que dans la solution des autres problèmes de l'anthropologie historique.

Evidemment, cette opposition ne se développe pas seulement sur un plan purement abstrait. Les unes comme les autres de ces conceptions touchent des problèmes sociaux importants, et servent de fondements à des moyens fondamentalement opposés pour les résoudre pratiquement.

Les partisans de la première conception, purement biologique, qui considère le développement de l'homme comme un processus continuant directement l'évolution biologique, ne veulent pas voir les modifications qui se sont produites, *dans le type même* de son développement à la dernière étape de la formation de l'homme. Ils imaginent l'homme futur en extrapolant purement et simplement les changements morphologiques qui se sont produits dans les périodes préparatoires et primitives de la formation humaine et en utilisant également l'observation de variations de caractères particuliers chez l'homme contemporain, dont ils considèrent les unes sans réserve comme ataviques, et les autres comme progressives et prophétiques, c'est-à-dire comme indiquant la direction du développement ultérieur.

C'est ainsi qu'est apparue l'idée de la transformation graduelle de l'homme contemporain en un être nouveau. Différents auteurs décrivent cet être nouveau, l'*homo sapientissimus* de différentes manières, mais toujours en lui attribuant des caractéristiques biologiques nouvelles. La plupart du temps on se le représente comme étant d'une taille supérieure, avec un crâne

plus rond et beaucoup plus volumineux que chez l'homme contemporain, avec un petit visage plat, un nombre moins élevé de dents et des pieds à quatre orteils. Si l'on considère ses caractéristiques psychiques, la principale sera une intelligence puissante et raffinée. Par contre ses sens seront affaiblis¹⁴.

Evidemment, l'essentiel n'est pas dans ces conceptions plus ou moins fantastiques sur l'homme futur, mais sur la façon de voir les lois motrices du développement qui se cache derrière elles et dans les conclusions, dans l'esprit du « darwinisme social » qui en découlent nécessairement.

Si l'on admet effectivement que l'évolution de l'homme se produit par le développement des propriétés spécifiques de l'espèce par voie d'hérédité, on ne peut intervenir dans le cours de ce processus que par des mesures qui améliorent ces propriétés héréditaires. C'est sur cette idée que se base ce que l'on appelle « l'eugénique », c'est-à-dire la théorie de l'amélioration de l'espèce humaine, qui fut fondée au début de notre siècle par F. Galton, l'auteur du livre *Le génie héréditaire, ses lois et ses conséquences*¹⁵.

Pour conserver et développer les aptitudes humaines, les eugénistes demandent que l'on prenne des mesures visant à empêcher les gens et les races « inférieurs » de se multiplier et de se croiser aux représentants supérieurs du genre humain. Ils proposent d'encourager la reproduction des représentants des classes privilégiées et des races supérieures et, au contraire, de décourager celle des couches inférieures de la population et des peuples « de couleur ». Ils affirment également qu'il est indispensable d'avoir recours à une sélection sexuelle artificielle, comme cela se fait pour améliorer les races d'animaux domestiques. Les eugénistes les plus réactionnaires sont allés plus loin en affirmant la nécessité de stériliser et même de supprimer physiquement les gens « héréditairement déficients » et des peuples entiers. Ils voyaient dans les guerres d'extermination l'un des meilleurs moyens d'améliorer le genre humain. Comme l'on sait, ces conceptions barbares et inhumaines ne sont pas restées seulement sur le papier. Elles ont trouvé leur application pratique dans les camps fascistes de la mort, et dans les actes de violence commis par les colonialistes racistes contemporains. C'est pourquoi la lutte contre ces conceptions, la dénonciation de leur essence réactionnaire et antipopulaire n'a pas seulement une importance théorique et abstraite. Elle est indispensable pour frayer la voie au triomphe des idées de la démocratie, de la paix et du progrès de l'humanité.

L'avenir de l'humanité est véritablement grandiose et il est

14. H. Shapiro : « *Man 500.000 years from now* », Journal of the American Museum of Natural History, n° 6, 1933.

15. F. Galton : *Hereditary genius, its Laws and Consequences*, Londres 1869.

beaucoup plus proche que ne le pensent ceux qui fondent leurs espoirs dans les changements de sa nature biologique. De nos jours cet avenir est en vue : c'est le demain de l'histoire de l'humanité.

L'homme ne naît pas pourvu de toutes les acquisitions historiques de l'humanité. Les acquisitions résultant du développement des générations humaines ne sont pas incarnées en lui, dans ses dispositions naturelles, mais elles se trouvent dans le monde qui l'entoure, dans les grandes œuvres de la culture humaine. Ce n'est qu'après tout un processus d'appropriation de ces acquisitions, processus qui se déroule au cours de sa vie même, que l'homme acquiert vraiment des propriétés et des aptitudes humaines. Ce processus le met, pour ainsi dire, sur les épaules des générations précédentes et le place très haut au-dessus du monde animal.

Mais dans une société divisée en classes, même pour le petit nombre de ceux qui peuvent disposer des plus hautes conquêtes de l'humanité, celles-ci se trouvent limitées par l'étroitesse et le caractère obligatoirement unilatéral de leur activité. Quant à l'immense majorité des hommes, l'appropriation de ces acquisitions ne lui est accessible que dans de misérables proportions.

Nous avons déjà vu que c'est là le résultat du processus d'aliénation qui se produit tant dans le domaine économique que dans le domaine culturel de la vie humaine. Nous avons également vu que la suppression des rapports sociaux basés sur l'exploitation de l'homme par l'homme qui engendrent ce processus peut seule le faire disparaître et rendre à l'homme, à tous les hommes, leur nature humaine dans toute sa plénitude et sa diversité.

Mais le développement dans l'homme de toutes les aptitudes humaines est-il un idéal accessible ? La force du préjugé ancré dans les esprits qui attribue des sources internes au développement intellectuel de l'homme est si grande qu'elle amène à considérer ce développement en quelque sorte la tête en bas : ce ne serait pas l'assimilation des acquisitions de la science qui serait la condition de la formation d'aptitudes scientifiques, mais les aptitudes scientifiques qui conditionneraient cette assimilation ; ce n'est pas l'assimilation de l'art qui serait la condition du développement du talent artistique, mais le talent artistique qui conditionnerait l'acquisition de l'art. On évoque habituellement des faits montrant l'aptitude des uns et l'inaptitude complète des autres à telle ou telle activité. On ne recherche même pas la source de ces aptitudes et l'on a coutume de prendre le caractère spontané de leur apparition pour quelque chose d'inné. Mais maintenant nous avons des preuves irréfutables qui montrent que les aptitudes et en particulier celles dont la nature est la plus masquée, comme les aptitudes musicales, apparaissent au cours de la vie. C'est ce que prouve l'expérience qui consiste à

donner une éducation musicale très tôt à un grand nombre d'enfants non sélectionnés auparavant. Elle donne un succès à cent pour cent. Telle est l'expérience à laquelle se livre depuis déjà de nombreuses années M. Kravets à l'école musicale pour enfants Tchkalov, aux environs de Moscou. Des résultats analogues ont été obtenus au Japon par le pédagogue et psychologue S. Sudzuki, lequel a commencé en 1948 à effectuer un travail expérimental systématique avec un très grand nombre de très jeunes enfants. Il suffit de dire que l'orchestre qu'il a formé se compose de mille petits violonistes¹⁶.

Le véritable problème n'est donc pas dans les aptitudes et les inaptitudes des gens à assimiler les acquisitions de la culture humaine, à en faire des acquisitions de leur personnalité et à contribuer à leur enrichissement. Le véritable problème est que chaque homme, que tous les hommes et que tous les peuples reçoivent la possibilité *pratique* de prendre le chemin d'un développement illimité. Tel est l'objectif exaltant que se fixe maintenant toute l'humanité tournée vers le progrès.

Cet objectif peut être atteint. Mais ce n'est possible que dans des conditions qui peuvent réellement libérer les hommes du fardeau du besoin matériel, supprimer la division mutilatrice entre le travail manuel et le travail intellectuel, créer un système d'enseignement qui assure leur développement multilatéral et harmonieux, qui donne à chacun la possibilité de participer d'une façon créatrice à toutes les manifestations de la vie humaine.

C'est ainsi que sera l'homme de demain.

Ce texte est celui légèrement abrégé, de la brochure intitulée Tchelovek i koultoura éditée à l'occasion d'un colloque international à Tachkent en 1961.

Traduction de Romain Markowicz.

16. A. Léontiev : « Le biologique et le social dans le psychisme humain », *Voprossy psikhologii*, 1960, 6; S. Sudzuki : *Les hommes et le talent*, Ed. Kobunsa 1958 (en japonais).